

L'image des Inuit dans *La rivière sans repos* de Gabrielle Roy¹

par
Étienne Vaucheret
Université de Pau
Pau (France)

RÉSUMÉ

Selon François Ricard, il existe deux manières de Gabrielle Roy: l'une est plus orientée vers les préoccupations sociales, à l'exemple de *Bonheur d'occasion*; l'autre est plus idyllique et fait une part plus grande aux souvenirs autobiographiques. Le recueil de nouvelles intitulé *La rivière sans repos*, où l'auteur a donné différents éclairages au drame du contact des civilisations, se rattache à la première manière. Plusieurs images à valeur de symboles montrent que l'intrusion des Blancs dans l'univers des Inuit a transformé leur mentalité et introduisent une problématique du progrès: l'avion qui fait son apparition dans le ciel du «Grand Nord» («Les satellites») ou le survol de Fort-Chimo par le fils d'une Inuk et d'un G.I. («La rivière sans repos»); le téléphone, jeu dont finit par se lasser Barnaby, et le fauteuil roulant dont l'utilité pour le vieil Isaac apparaît discutable. Au lieu d'apporter le bonheur aux Inuit, le progrès n'est-il pas source d'aliénation, qu'il s'agisse du cinéma qui perturbe leur imaginaire, du confort moderne qui les déroute, provoque des conflits de générations et rend difficile toute réadaptation aux moeurs d'antan? Même les plus récalcitrants sont victimes de ce progrès envahissant, qui les laisse totalement perplexes devant les problèmes de la maladie, de la vieillesse et de la mort. Elsa, dans «La rivière sans repos», vit dans sa chair ce drame du heurt des civilisations. En vain essaie-t-elle tour à tour pour élever son enfant, de suivre le progrès, de retourner vivre parmi les Inuit irréductibles, puis de réintégrer pour finir la cité des Blancs. Elle échoue, et son fils, en grandissant, s'écarte d'elle, attiré par le pays de son père. Une vision pessimiste des choses qui traduit la sensibilité de Gabrielle Roy à la détresse humaine.

ABSTRACT

François Ricard submits that there are two approaches in Gabrielle Roy's work: the first is directed mainly towards social concerns, as exemplified in *Bonheur d'occasion*, while the second is more idyllic and emphasizes autobiographical memories to a greater extent. The collection of short stories, *La rivière sans repos*, in which the author sheds light on the drama of contact between different civilisations, is an instance of the first approach. A number of symbolic images attempt to show that the intrusion of the White man into the Inuit world transforms the latter's thinking and introduces issues of progress: a plane appearing in the «Great North» sky («Les satellites») or the fly-over of Fort Chimo by a G.I. and an Inuit woman's son («La rivière sans repos»); the telephone, a game which Barnaby soon tires of, and the wheelchair whose usefulness Old Isaac finds debatable. Whether in the guise of films that disturb the imagination, or the bewildering modern comforts that create conflicts between the generations and make any re-adaptation to traditional ways more difficult, do the Inuit not see progress as a source of alienation rather than a cause for happiness? Even the most resistant among them are victims of this all-invasive progress, leaving them totally at sea before the problems of disease, old age and death. In «La rivière sans repos», Elsa experiences, body and soul, this drama of the clash of civilisations. At different times in her life, she tries in vain to raise her child, adapt to change, go back to life with the immutable Inuit, and ultimately return to the White man's city. She fails, and as her son grows up, he retreats from her, drawn towards his father's land. A pessimistic vision that conveys Gabrielle Roy's sensitivity to human anguish.

Dans un article intitulé «La métamorphose d'un écrivain», François Ricard s'est proposé de mettre en lumière la bipolarité de l'oeuvre de Gabrielle Roy, en montrant qu'une «espèce de conversion, de réorientation décisive [...] s'est produite dans la carrière et dans l'écriture de [cet écrivain], peu après la publication de *Bonheur d'occasion*, entre 1947 et 1950 environ» (Ricard, 1984, p. 442). Ses premiers écrits significatifs, les billets parus dans le journal *Le Jour* entre mai 1939 et mars 1940, et une cinquantaine de reportages postérieurs à 1940, publiés en particulier dans le *Bulletin des Agriculteurs*, révélaient à la fois «des préoccupations sociales plutôt progressistes» (Ricard, 1984, p. 445) et une esthétique «fondée sur l'observation réaliste et le souci de la vérité documentaire» (Ricard, 1984, p. 445). C'est

parce que *Bonheur d'occasion* témoigne du même intérêt pour les problèmes humains et que ce roman de moeurs urbaines a pu être perçu «comme une oeuvre plutôt "engagée"» (Ricard, 1984, p. 448), qu'il aurait permis à son auteur de faire carrière à part entière dans le milieu littéraire de l'époque. Selon François Ricard encore, *Alexandre Chenevert*, triste histoire d'un caissier qui meurt de vouloir porter, pourrait-on dire, sur ses frêles épaules tous les tourments du monde, ne serait qu'«un livre forcé, plus ou moins imposé du dehors, pour prolonger le succès de *Bonheur d'occasion*» (Ricard, 1984, p. 448), neuf ans après la publication de ce roman. La tendance profonde de l'écrivain, refoulée durant son second séjour européen, entre 1947 et 1950, la poussait, pense François Ricard, vers des conceptions plus idylliques de littérature romanesque et une part plus grande faite aux souvenirs autobiographiques. Ce qui était sensible dans ses premiers essais d'avant-guerre devient manifeste dans la plus grande partie de son oeuvre, de *La Petite Poule d'Eau* (1950) à *La détresse et l'enchantement* (1984), en passant par *Rue Deschambault* (1955), *La route d'Altamont* (1966), «Mon héritage du Manitoba» (1970), *Cet été qui chantait* (1972) et *Ces enfants de ma vie* (1977). Mais, vis-à-vis de cette thèse, pour séduisante qu'elle paraisse, les «Nouvelles esquimaudes» de *La rivière sans repos* font assurément problème. Ce recueil, dont le titre général est dû au plus long des récits qui le composent, débute par trois brèves nouvelles d'un humour quelque peu grinçant: «Les satellites», «Le téléphone» et «Le fauteuil roulant». L'ensemble témoigne manifestement d'un retour ou plutôt, pensons-nous, d'une permanence des préoccupations sociales dans l'oeuvre de Gabrielle Roy, car l'image qui est ici donnée des Inuit de la région de Fort-Chimo², près de la baie d'Ungava, est, de toute évidence, sous-tendue par la volonté de mettre en lumière, par des éclairages successifs, un même thème bien défini par Pierre-Henri Simon: «le drame du contact des races et des civilisations» (Simon, 1972, p. 13), en même temps qu'une interrogation sur le progrès, problème essentiel dans ces nouvelles comme dans la plus grande partie de l'oeuvre de Gabrielle Roy, comme l'a opportunément noté Marc Gagné (1973).

L'intrusion des Blancs dans l'univers inuit, en particulier depuis que les Américains ont installé un poste à Fort-Chimo durant la «guerre froide», a transformé la vie des indigènes du «Grand Nord», et Gabrielle Roy nous fait comprendre par

quelques images simples que le progrès technique engendre nécessairement une évolution des mentalités.

Une trilogie à valeur de symboles

L'**avion** est une sorte d'instrument magique qui permet aux Inuit de recevoir des médicaments et de bénéficier de la science médicale des Blancs. Il abolit aussi les frontières qui, si vastes que fussent les étendues désertes, parsemées de milliers de lacs, où se déroulait leur existence, maintenaient leur univers clos et pétri de coutumes ancestrales à l'abri des influences civilisatrices et de querelles entre les nations blanches ne les concernant pas directement. Aussi Gabrielle Roy a-t-elle voulu que les apparitions de ces machines volantes dans le ciel du Nouveau-Québec encadrent cette série de «Nouvelles esquimaudes». Au début des «Satellites», nous assistons à un conciliabule d'Inuit en train d'engager des paris sur la venue de l'hydravion qui doit emporter Deborah à l'hôpital. Il nous paraît tout à fait significatif que leurs conjectures débouchent immédiatement sur la problématique du progrès.

Les hommes continuèrent à parier pour le plaisir. Par exemple ils disaient que Deborah serait morte à l'arrivée de l'hydravion, comme mouraient les Esquimaux naguère sans histoire. Ou bien l'hydravion emporterait Deborah très loin et plus jamais on ne la reverrait ni morte ni vivante. Ils pariaient aussi qu'elle reviendrait par le chemin du ciel, guérie et même rajeunie de vingt ans. À cette idée, ils rirent tous de bon cœur [...] Ils en vinrent à parier que les Blancs trouveraient bientôt peut-être un remède contre la mort. Personne ne mourrait plus. On vivrait sans fin. On serait des multitudes de vieillards. À cette perspective, ils se turent, tout de même impressionnés. Ils étaient une dizaine autour du feu: des vieux comme Isaac, le père de Deborah, élevés à la dure; des hommes entre deux âges comme Jonathan, partagés entre l'influence moderne et l'ancienne; enfin de jeunes hommes plus droits de corps que leurs aînés, plus élancés aussi, et qui inclinaient nettement, eux, en faveur des jours d'aujourd'hui (Roy, 1979, p. 16-17).

Par le hublot de l'hydravion, Deborah découvrira sous un jour nouveau «son immense et étrange pays» (p. 27)³, où elle n'a fait jusqu'ici que lutter l'hiver contre les rafales de vent et de neige, l'été contre les nuées de moustiques, quand elle n'était pas «préoccupée de quelque chose à faire, la chasse, la pêche, le manger» (p. 27). Elle admirera le foisonnement des lacs, la

rencontre, aujourd'hui « toute douce et naturelle, de la terre et de la mer » (p. 29), les montagnes rangées tout le long de l'horizon, « pareilles à un campement sans fin de tentes à peu près égales en hauteur » (p. 29), et ce spectacle éclairera d'un sourire son visage malade. Mais sa surprise et son émerveillement augmenteront surtout quand, de l'avion plus grand pris à Fort-Chimo pour descendre vers le Sud, elle aura la révélation du pays des Blancs, avec ses arbres d'une taille prodigieuse, épinettes et érables, succédant aux bouleaux dont elle a eu le temps, à l'escale, de glisser quelques feuilles dans ses poches à l'intention des enfants d'Iguvik; avec ses imposantes maisons qui ne craignent pas de perdre la chaleur par leurs multiples ouvertures; avec ses troupeaux gras et placides, apparemment bien heureux en comparaison de leurs chiens efflanqués; avec un magnifique petit cheval blanc, des propriétés curieusement clôturées et de grands parterres de fleurs. Contrastant avec ces visions quasi paradisiaques, elle croisera, une fois à terre, des gens au regard attristé ou préoccupé, et la vue très surprenante d'un train, attelage de « plusieurs traîneaux noirs montés sur roues » (p. 34), réveillera au fond d'elle-même un éternel appel d'évasion, « venant du lointain de sa vie » (p. 35). Ainsi l'avion qui transportait Deborah vers la civilisation du Sud n'a-t-il pu lui apporter – la suite du récit le montrera – qu'une illusion de bonheur. Quant à l'appareil qui survole le village d'Elsa dans le chapitre de conclusion de « La rivière sans repos », au lieu de procurer à la jeune femme quelque consolation, il ne met qu'un point d'orgue au désenchantement qui entraîne sa déchéance progressive. Les radios locales ont une voix venue du ciel, celle de son fils Jimmy, saluant avec désinvolture, entre des combats au Viêt-nam et une mission dans l'Arctique, le lieu de son enfance, sans qu'on puisse même discerner s'il a prononcé quelques mots de tendresse à l'égard de sa mère. L'avion, qui pourrait unir les hommes, devient donc au contraire un symbole de rupture. Son passage au-dessus de Fort-Chimo fait plus cruellement sentir que l'enfant né d'une mère inuit si profondément attentionnée a définitivement opté pour la civilisation de son père.

Merveilleux instrument de communication entre les hommes, que devient le **téléphone** entre les mains d'un Inuk facétieux? L'usage de ce curieux appareil récemment installé dans la hutte de Barnaby nécessite d'abord l'apprentissage d'une sorte de rituel, le plus délicat dans cette initiation étant de

savoir entamer et clore les conversations avec un interlocuteur invisible. Barnaby éprouve un malin plaisir à appeler d'abord son vieil ennemi Thomas, en espérant que sa voix ne sera pas reconnue. Le comique entretien qui s'engage est fait de questions embarrassées, du genre: «Allô toi [...] Qui c'est-y qui est là qui parle?» (p. 65), de remarques banales et de longs silences, avant que l'un des deux interlocuteurs se décide à «fermer» son téléphone (p. 69-70). Quand Thomas, en guise de représailles, aura forcé à son tour Barnaby à répondre à son appel, celui-ci saura dès lors qu'il peut user de son combiné pour s'amuser au dépens d'autrui:

Il s'aperçut savoir maintenant tout à fait se servir du téléphone. On sonnait les gens quand on voulait, peu importe s'ils étaient libres ou non. Au piège, on leur débitait ce qu'on avait à débiter. Ensuite on s'en allait à ses affaires. On n'avait jamais rien inventé de plus drôle. Barnabé décida que la pêche pouvait attendre. Auparavant, il allait s'amuser encore un peu à jouer au téléphone (p. 72).

Car il s'agit bien désormais d'un jeu, mais dont Barnaby finira par se lasser. Après s'être fait rabrouer par sa voisine Gertrude, dérangée en pleine lessive et dont le «bye, bye» lui a cependant enseigné la manière polie de prendre congé (p. 75), il s'enhardit à appeler la *Hudson's Bay Company* «en personne», puis à se commander un avion à peu de frais. Les choses se gâtent lorsqu'il compose le numéro du père Eugène à la Mission catholique, car non seulement il se voit imputer tous les appels qui ont perturbé la vie de Fort-Chimo, preuve que d'autres ont usé du même divertissement que lui, mais il a droit en outre à un sermon furieux sur la «servitude» que représente le téléphone avec, en guise de péroraison, le conseil d'aller se changer les idées au bord de la rivière. La leçon porte rapidement ses fruits: une brève méditation sur les méfaits du progrès et Barnaby, revenant «à ce qui avait été longtemps le maximum de ses possessions: sa tente, sa carabine, ses engins de pêche, de quoi manger et fumer pendant quelques semaines» (p. 87), décide d'aller rejoindre sur l'autre rive de la Koksoak les quelques irréductibles allergiques à la civilisation blanche. Le voici enfin libéré d'insipides facéties qui n'avaient pour but que de chasser les vieilles tristesses. Ce récit, le plus humoristique du volume, s'achève sur cette image pleinement signifiante: «Au loin, sur la grève, parmi la ferraille tordue et les détritrus du

campement abandonné, le téléphone, déjà à moitié enfoncé dans le sable, sonnait, sonnait» (p. 88).

Le **fauteuil roulant**, don d'une société philanthropique, largué par un avion au-dessus d'Iguvik, se révèle pour le vieil Isaac, son bénéficiaire, tout aussi dérisoire, mais dans un contexte bien plus empreint de mélancolie. Certes on peut sourire de voir tous les Inuit essayer le siège avant de le remettre au vieil invalide «qui, depuis son accident à la chasse au phoque, l'hiver précédent, était changé pour ainsi dire en roi de la tête aux pieds» (p. 91), d'entendre les commentaires parfois envieus de son entourage, d'assister à la promenade cahoteuse du «vieux roi encore régnant» (p. 96) sur la toundra rocailleuse malgré la fausse impression de surface plane que donne la mousse de caribou. Les femmes inuit en ont même le «fou rire» (p. 97). Lorsque les femmes en viennent à se lasser de cet exercice fatigant, c'est toute la population enfantine qui, surexcitée par cette distraction nouvelle, hisse le vieillard au sommet d'un mamelon où il semble reprendre quelque plaisir à vivre en fixant au loin «la ligne d'argent de l'océan glacial» (p. 99), ou en respirant le vent du large. Mais un jour, les enfants l'oublient et sa bru, Esmeralda, qui ne s'est aperçue que tardivement de sa disparition, discerne soudain là-haut, entre deux nuages

[...] le Vieux, de profil, bien découpé contre le ciel de transparence obscure, en noir sur noir, les mains aux accoudoirs, un faible croissant de lune sur la tête, qui plus que jamais faisait penser à un vieux roi... mais maintenant dépossédé (Roy, 1979, p. 103-104).

Esmeralda décidera bien d'interdire désormais de telles promenades, mais, houspillée par les enfants, elle laissera finalement le jeu reprendre de plus belle, non sans agrément pour Isaac, jusqu'à un nouvel abandon sous l'orage qui la rendra beaucoup plus réticente. Ce n'est que le jour où le vieillard réussira à manoeuvrer lui-même la roue droite de l'engin et où sa bru le rattrapera de justesse à deux doigts du bord du lac que s'achèveront ces escapades périlleuses. Alors le vieil infirme, une fois pour toutes «entré dans le paysage» d'Iguvik (p. 108), perdra de son importance en même temps que son fauteuil. Il n'y aura plus qu'un misérable chien pour lui témoigner une «curiosité sympathique» (p. 109) et bénéficier en retour de ses caresses.

Or la caresse à laquelle s'était longuement exercé Isaac pour le cas où les enfants reviendraient le chercher, quand enfin il put l'esquisser, ce fut le chien qui se trouva là pour la recevoir. C'était un pitoyable chien qui n'avait jamais pour ainsi dire senti la main de l'homme se poser sur lui uniquement par amitié. De surprise, il s'assit, tout tremblant, les yeux dans le regard de l'homme, et se prit à pleurer comme s'il était capable tout d'un coup de revoir sa vie de chien d'un bout à l'autre, de fil en aiguille (Roy, 1979, p. 109).

Le progrès, un facteur de bonheur?

En les arrachant à leurs atavismes et à leurs habitudes ancestrales, le progrès est-il vraiment pour les Inuit un facteur de bonheur?

À la Mission catholique d'Iguvik, le père Eugène a organisé chaque semaine deux séances de cinéma, l'une pour les Blancs, l'autre destinée aux Inuit. Ces spectacles sont fort goûtés des jeunes filles inuit que nous voyons, au début de «La rivière sans repos», en revenir joyeuses, la tête encore pleine d'un vieux film de Clarke Gable qui excite leur verve. Mais, en constatant que cette distraction hebdomadaire a remplacé «le joli parcours d'autrefois le long de la rivière, quand elles se plaisaient à chercher pendant des heures sur la grève de ces galets plats qui ricochent bien sur l'eau» (p. 120), n'est-ce pas un regret qu'exprime Gabrielle Roy? Ces histoires romanesques ne risquent-elles pas de désaxer ces jeunes filles en les plongeant dans un univers sentimental inadapté à leur propre imaginaire?

[...] drames de passion ou comédies folles, ténébreuses affaires d'espionnage ou fantaisies musicales, tout leur paraissait à peu près également comique.

[...]

Tout en cherchant à déchiffrer cette histoire d'amour, aux péripéties pour elles des plus invraisemblables, elles gravissaient d'un pas bien accordé une légère montée de la route (Roy, 1979, p. 120-121).

Quand le G.I. se précipite sur Elsa pour la violer, le premier moment de désarroi passé, elle croit revivre une de ces situations de rêve: «Hors cette panique, tout était cependant tel qu'au cinéma, étrange, lointain, à peine vraisemblable» (p. 126).

Les contacts avec un confort moderne si différent de l'ancien mode de vie des Inuit sont aussi aliénants. Elsa, pour subvenir aux besoins toujours plus grands de son bébé et aux

exigences qu'elle a pour lui, a dû aller faire des ménages chez la femme du chef de police de Fort-Chimo. Lorsqu'elle rentre chez elle après avoir servi le thé dans des tasses de fine porcelaine à madame Beaulieu et à ses amies, elle éprouve une vive amertume:

[...] c'est alors sans doute, au sortir des splendeurs et des raffinements, que la hutte retrouvée avec sa lampe fumante lui apparaissait dans tout son encombrement. Elle s'attelait maintenant à frotter et à nettoyer chez elle (Roy, 1979, p. 158).

Ce souci de propreté et, plus encore, les transformations qu'elle prétend introduire dans l'habitat inuit irritent son entourage. Ne va-t-elle pas jusqu'à dépenser l'argent de deux mois de salaire pour remplacer par un bout de linoléum les vieilles peaux de bêtes recouvrant le sol? Et cette idée saugrenue, quand son Jimmy, parvenu à l'âge d'un an, se met à vouloir toucher à tout, de l'enfermer dans un parc! «Jamais encore, en aucune famille esquimaude, on n'avait vu pareille atteinte à la liberté» (p. 159). Jusqu'au grand-père, le sage Thaddeus, sans cesse occupé à sculpter ses pierres et peu enclin à se mêler des affaires d'autrui, qui s'en montre scandalisé. Ce goût de modernisme provoque d'ailleurs un conflit de générations. Winnie, la mère d'Elsa, se sent incapable de se soumettre à un progrès trop assujettissant, maître exigeant dont on ne savait «ce qu'il voulait et jusqu'où il entraînerait les gens» (p. 161). Nulle scène n'est, à ce point de vue, plus caractéristique que la surprise manifestée par Elsa lors d'un retour inopiné dans la hutte familiale:

[Elle] les surprit en train de faire carrément à leur gré. Le petit parc, démonté, était relégué au dehors parmi les objets au rebut. Le visage barbouillé, Jimmy farfouillait à son goût, avec des chiots, dans un plat de poisson malodorant. Assise par terre, censément pour avoir l'oeil sur l'enfant, Winnie fumait avec placidité tout en regardant couler la Koksoak. Il faisait beau, on avait laissé la porte entrebâillée, et on pouvait voir Thaddeus, adossé à un amoncellement de tonneaux vides, qui se laissait réchauffer par le soleil. Le jeune frère d'Elsa lançait des cailloux dans l'air, pour le simple plaisir. De longtemps sans doute Elsa n'avait vu des gens aussi contents de leur sort. Et il n'y avait pas à le nier, cela crevait les yeux: tous étaient plus heureux quand elle n'était pas là [...] (Roy, 1979, p. 160-161)

Un retour vers le mode de vie traditionnel

Les Inuit, une fois qu'ils ont goûté à la civilisation moderne, sont-ils capables de retourner à leurs moeurs d'antan? Deborah, la malade des «Satellites», éprouve d'abord, en sortant de l'hôpital, une évidente satisfaction de retourner vers son cadre de vie habituel. Ses impressions, dans l'avion qui la ramène chez elle, offrent à ce point de vue un saisissant contraste avec celles qu'elle avait ressenties au départ. Le film se déroule à l'envers, et plus elle se rapproche de son village, plus le décor la ravit:

[...] elle aima davantage la terre sous ses yeux quand il n'y eut plus d'arbres. Elle trouva le plus attirant du monde, quand ils apparurent à son regard, les mamelons arides et les bosses pelées du pays nu entre lesquels brillait l'eau froide des lacs solitaires [...] (Roy, 1979, p. 44)

Mais sa réadaptation se révèle en fin de compte difficile. D'abord au niveau du couple. Son mari a certes des gestes attentionnés à son égard, comme d'aller lui pêcher un poisson à la chair délicate qu'elle goûte à peine, ou de lui rafistoler un lit avec de vieilles banquettes de voiture; mais les exigences de la malade finissent par le lasser, et les voisins entendent ses doléances: «Elle n'aurait pas dû partir, dit-il, et du même ton uni; elle n'aurait pas dû non plus revenir» (p. 47). D'une façon plus générale, il existe désormais une incompréhension réciproque entre la malade et son entourage. Elle ne peut plus supporter l'air vicié de la hutte, la promiscuité avec des gens qui sentent l'huile et le poisson, ni les plaintes incessantes de chiens:

[...] Ce qui d'ailleurs lui manquait peut-être le plus, c'était ce qu'elle avait appris à connaître de fraîche date, ces douceurs de la vie dans le Sud: l'eau chaude et le savon; la claire et abondante lumière, toujours prête à jaillir, de l'électricité; un peu de place à elle seule; mais surtout sans doute cette sorte d'amitié – ou de démonstration d'amitié – entre gens, dans le Sud, que d'abord elle avait trouvée déplacée [...] (Roy, 1979, p. 56)

Lasse de tout, Deborah finira par s'enfuir sur la banquise, comme cette vieille femme dont la mort, devenue mythique, est le *leitmotiv* des premières nouvelles du recueil.

Dans la seconde partie de celui-ci, si Elsa, l'héroïne de «La rivière sans repos», décide, malgré l'opposition des siens, de partir vers le vieux Fort-Chimo et d'y revivre la rude existence

des anciens Inuit, c'est parce que le pasteur lui a reproché de vivre trop uniquement pour son Jimmy, et aussi parce qu'elle se sent comme engluée par le progrès, «force terrifiante qui était peut-être au-delà de toute endurance humaine» (p. 192). Elle va alors habiter la cabane enfumée de son oncle Ian, à qui elle finit par se donner. Son enfant, pour qui aucun vêtement des Blancs n'était auparavant trop beau, sera vêtu à l'inuit, aura son petit traîneau et suivra son oncle à la pêche. La seule distraction d'Elsa sera de se plonger dans de vieux livres, jadis abandonnés par les Anglais et qui lui serviront pour apprendre à lire à Jimmy. Ce nouveau genre de vie, dans un premier temps, paraît rendre heureuse la jeune Inuk, même si, par délicatesse, elle ne veut pas se montrer trop contente de son sort lorsqu'elle écrit à madame Beaulieu, son ancienne patronne, qu'elle sait neurasthénique. L'expérience se soldera pourtant par un échec. Quand un policier interviendra pour exiger que Jimmy suive l'enseignement obligatoire, Ian et Elsa fuiront dans la toundra, à la grande joie de l'enfant enfoui sous les fourrures au fond du traîneau. Ils édifieront un iglou en attendant de gagner l'île de Baffin. Mais une forte fièvre de Jimmy les empêchera de réaliser leur projet, et ils devront rebrousser chemin vers Fort-Chimo, vers la civilisation des Blancs.

Au fond, Gabrielle Roy pousse jusqu'au paradoxe sa dénonciation de l'influence néfaste exercée par le progrès sur les Inuit. Ne confie-t-elle pas, en effet, à Winnie, la mère d'Elsa, apparemment la plus passiviste, le soin de prendre la défense du modernisme en réponse aux doléances du vieux Thaddeus, particulièrement nostalgique du bon vieux temps. Plus que l'envie de contredire sa fille qui s'apprête à franchir la Koksoak, n'est-ce pas l'emprise inexorable du progrès, même sur les plus récalcitrants, qui lui donne soudain une telle éloquence?

Parlons-en, grogna-t-elle, de votre belle vie du vieux temps. Vous me faites rire! Savez-vous que dans ce si bon temps deux enfants sur trois mouraient en bas âge. Moi-même, combien j'en ai perdu, je ne le sais plus au juste. Le bon temps, en vérité! Allez-y voir dans le vieux cimetière de l'autre côté [...]

[...]

[...] Comment pouvait-on, avancé comme on l'était de ce côté-ci de la rivière, rêver du vieux Fort-Chimo qui achevait d'ailleurs de mourir entre les hautes herbes et le son plaintif du vent (Roy, 1979, p. 185-186).

Le heurt de deux civilisations

En fait, les Inuit sont déroutés, ce qui peut expliquer de leur part des comportements apparemment contradictoires en face de transformations qu'ils ne ressentent pas nécessairement comme bénéfiques: «[...] Il y avait des moments, note la narratrice, où l'atavisme renaissait très fort chez tous ces gens-là, pour essayer ensuite, il est vrai, une autre terrible déroute, sous le vent du progrès» (p. 102-103). Et ce qui concerne la maladie, la vieillesse et la mort les laisse particulièrement perplexes. À l'hôpital, l'héroïne des «Satellites» traverse tour à tour une phase d'optimisme et une période dépressive. Lorsqu'on lui annonce qu'elle est affligée d'une tumeur, une «vilaine bosse qui [la] ronge par en-dedans» (p. 36), elle accepte stoïquement l'opération. Puis, quand elle semble commencer à se remettre, elle prend plaisir à se rendre dans le jardin de l'hôpital chaussée de mouklouks, à nouer des relations amicales avec les gens de sa race, et même avec les Blancs, et éprouve pour la douche et les cigarettes une passion également débridée. Les déceptions commencent pour elle le jour où elle se rend compte qu'elle ne pourra pas conserver pour les siens les oranges qu'on lui donne. Elle conçoit alors une telle nostalgie de son pays et entre dans une telle prostration, que le «gouvernement» doit décider son retour à Iguvik (p. 43). Dans «La rivière sans repos», alors que Jimmy est soigné à Fort-Chimo, dans le petit bâtiment peint en blanc qui sert d'hôpital, son oncle Ian vient lui rendre visite, et cette scène est marquée au coin d'une délicate note de tendresse. Mais on sent l'Inuk aux manières frustes bien gêné dans ce lieu de civilisation où il n'aurait pu passer une nuit de plus «sans risquer l'étouffement» (p. 248). Il sort en se dandinant comme un ours pour éviter de glisser sur les parquets cirés et, en s'éloignant de Fort-Chimo, maudit cette «concentration insensée de vie humaine» (p. 248). Son âme est «triste à mourir de ne plus se sentir à sa place dans ce monde» (p. 248). Bien obligé de reconnaître que les Blancs utilisent des méthodes médicales plus efficaces que celles de son peuple, il voit là une sorte de piège où sont pris les Inuit: «De la péniciline [sic], c'était ce qu'"ils" avaient maintenant, en plus du reste, pour attraper les hommes libres» (p. 248). Aussi a-t-il l'impression de se «dépêtrer d'un filet» (p. 248) quand il s'embarque sur son kayak pour retourner vers sa solitude.

Les Inuit jadis craignaient moins la mort que les Blancs. Mais leur mentalité a également évolué dans ce domaine. Le

vieil Isaac qui apparaît successivement dans «Les satellites» et dans «Le fauteuil roulant» a laissé autrefois la grand-mère, enveloppée de peaux de phoques, partir mourir sur une banquise. La disparition de l'aïeule est devenue une légende autour de laquelle ses descendants brodent aisément, et Isaac comprend fort bien que sa fille, atteinte d'un mal inguérissable, aspire à une fin aussi évanescence:

[...] Il se la représentait, intacte, assise au milieu de son socle de glace – un îlot blanc sur la furieuse mer noire – et qui continuait à tourner, tourner au bout du monde, dans les dernières eaux libres de la terre, tout comme ces satellites d'aujourd'hui, ces curieux objets, dit-il, que l'on allait suspendre dans le ciel pour que jamais plus ils n'en descendent (Roy, 1979, p. 49).

Mais le vieil Isaac accepte pourtant d'être pensionné du gouvernement dès lors que son existence est devenue inutile. Quand il en est réduit à se laisser pousser sur un fauteuil roulant, il ne se résoud pas à quitter à son tour ce monde sans bruit comme l'ont fait sa mère et sa fille, et si sa bru, Esmeralda, prend soin de lui, c'est que désormais une autre attitude envers les vieillards serait répréhensible aux yeux mêmes des Inuit. Ce problème du maintien en vie des êtres diminués est un des plus troublants pour eux, ce que Gabrielle Roy soulignera encore dans «La rivière sans repos» par le truchement de la vieille Inès:

Il fait beau aujourd'hui, dit-elle. Et si ce n'était de la pension du gouvernement, je ne serais même plus de ce monde. C'est curieux, tout ça: le gouvernement, qui ne nous a jamais vus nous donne de quoi vivre lorsqu'on n'est plus bon à rien ni à personne. C'est pas ce qui rend la mort plus facile. Partir, quand on aurait maintenant de quoi vivre toujours, c'est dur. Pourtant on aimerait aussi s'en aller. Ah, dit-elle, je ne comprends plus rien à rien. C'est devenu trop difficile (Roy, 1979, p. 227).

«La rivière sans repos» évoque essentiellement le drame vécu par une mère célibataire, mais qui prend une acuité toute particulière du fait que l'enfant mis au monde par Elsa est fils d'un Américain et qu'il est destiné à retourner au monde des Blancs, en dépit des soins attentifs, excessifs même, de la mère inuit qui vit dans sa chair ce dur problème de la coexistence et du heurt de deux civilisations fort éloignées l'une de l'autre. Retraçons brièvement ce calvaire d'Elsa. Elle subit d'abord avec une certaine apathie, enfermée dans son mutisme et indifférente à tout ce qu'on peut faire pour elle, les conséquences d'une

brève étreinte à laquelle on ne saurait dire si elle fut consentante, mais dont elle ne veut en tout cas pas que le responsable soit puni. Après la naissance de Jimmy, une transformation totale s'opère en elle. Son émerveillement va croissant devant ce bébé blond qu'elle se plaît à vêtir à la manière des Blancs et qu'elle est extrêmement fière de présenter aux Inuit rassemblés à la Mission catholique, ou de baigner à heure fixe devant ses voisins réunis pour cette cérémonie quasi rituelle. C'est un vrai plaisir pour elle d'imiter tout ce qu'elle a vu faire chez les Beaulieu et dont elle avait ri jusqu'alors. Les vitrines des magasins lui offrent sans cesse de nouvelles tentations auxquelles elle ne sait résister. Contrainte de ce fait à reprendre un travail d'employée de maison de plus en plus lassant, la voici frustrée dans son amour maternel, jalouse de ses parents qui ont la garde de Jimmy, et sa plus grande joie est, durant ses heures de loisir, de posséder à nouveau son enfant pour aller se promener avec lui le long de la grève. Sa tentative d'échapper à l'emprise du modernisme ayant échoué par suite de la maladie du petit garçon, on la voit revenir à Fort-Chimo où, grâce à l'aide des Blancs, elle peut s'installer confortablement et gagner honorablement sa vie à fabriquer des souvenirs inuit. Mais elle ne connaîtra que peu d'années heureuses dans ce nouveau type d'existence. Un fossé se creusera entre elle et les siens, incapables de supporter le luxe de son intérieur trop brique. Alors, elle sera projetée vers un avenir brumeux sans pouvoir revenir en arrière. Lors des obsèques de Winnie, sa mère, qu'on «trouva dans le sable, adossée à un tonneau rouillé, un mégot collé aux lèvres, le regard tourné vers la Koksoak» (p. 266), les propos du pasteur sur la difficulté de distinguer, dans le cours toujours mouvant des choses, ce qui était le progrès» (p. 267), la déconcertent tant qu'elle se voit relayant un jour la défunte «dans cette interminable et toujours solitaire procession des générations» (p. 269). Et voici que Jimmy, en grandissant, manifeste des exigences croissantes: cela commence par la gomme à mâcher, pour finir par la bicyclette et l'équipement de baseball ou de hockey, qui le mettent sur le même plan que ses camarades blancs. Adolescent, il empêche sa mère de refaire sa vie, et pourtant il s'écarte bientôt d'elle, se terrant au fond de la hutte ou disparaissant sans explications pour aller se réfugier près de son grand-père Thaddeus. Il pose des problèmes à l'école parce qu'il n'accepte plus de fréquenter des «faces larges» (p. 278), et un jour Elsa subit la grande humiliation de s'entendre demander si elle est la véritable mère

de ce jeune Métis. Puis viendront les fugues répétées, et vainement elle tentera, sachant à quel point Jimmy idéalise désormais les USA, de se mettre au diapason, jusqu'à promettre d'y accompagner son fils. Lorsque le jeune garçon disparaîtra complètement, ce sera pour Elsa le début de la déchéance: on la verra vendre son mobilier, se négliger de plus en plus, s'adonner à l'alcool, retourner au milieu des Inuit, ne plus s'intéresser aux nouvelles du Viêt-nam, sur lequel elle fait une véritable fixation, persuadée que Jimmy y est parti se battre. Le passage de l'aviateur au-dessus de Fort-Chimo ne sera bientôt plus pour elle qu'un songe évaporé, et la silhouette de la femme inuit qu'on voit marcher sur la grève, précocement vieillie, rappelle de plus en plus celle de Winnie: «À moitié édentée, le dos pareil à l'arc tendu, la paupière droite plissée, inséparable de la fumée de cigarette, elle suivait en tout temps les bords de la sauvage Koksoak [...]» (p. 314).

Conclusion

Si Gabrielle Roy, dans ces «Nouvelles esquimaudes», sait agrémenter son récit de fines remarques et de croquis humoristiques, la tonalité dominante, en particulier dans le premier et le dernier récits, est celle d'une remise en question des transformations apportées par le modernisme dans la vie des peuples du «Grand Nord», avec des évocations propres à susciter chez le lecteur une émotion à l'unisson de sa propre sensibilité, d'autant plus aisément touchée par les souffrances et les misères du monde que, si son âme est capable de vibrer à certains «enchantelements», elle a surtout, depuis les épreuves connues dans sa jeunesse, une propension dominante à la commisération, au point, dira-t-elle dans son dernier ouvrage autobiographique, d'avoir quelquefois versé «des larmes de honte d'avoir pu être joyeuse» (Roy, 1984, p. 473). S'il est une constante dans son oeuvre littéraire, n'est-ce pas la perpétuelle angoisse que suscite en elle l'existence de la souffrance humaine en quelque part du monde que ce soit? En dépit de sa foi dans la marche des hommes vers le bonheur grâce à la solidarité des individus et des peuples, les «*itus*» et les «*reditus*» du progrès, pour reprendre les termes de Marc Gagné (1973, p. 13), n'ont jamais cessé d'être pour elle la source d'une inquiétude lancinante. Elle était sous-jacente dans ses réflexions relatives à «Terre des Hommes» recueillies dans *Fragiles lumières de la terre*:

Cependant nous savons bien dans le fond que nous ne sommes pas faits expressément pour être heureux – du moins dans une perspective immédiate. Nous savons que nous sommes conviés d'abord à parcourir un rude et long chemin vers un but obscur qu'on appelle salut, progrès, évolution, universalité ou fraternité (Roy, 1982, p. 209).

Fruit d'un reportage dans l'Ungava qui lui avait permis de mieux prendre conscience des rudes conditions de vie des Inuit, malgré les transformations apportées dans leur existence par la civilisation des Blancs, *La rivière sans repos* fut aussi pour Gabrielle Roy l'occasion de donner un nouveau cadre sociologique à cette préoccupante problématique.

NOTES

1. *La rivière sans repos* est un recueil de quatre nouvelles. La première partie regroupe sous le titre «Nouvelles esquimaudes»: «Les satellites», «Le téléphone» et «Le fauteuil roulant»; la seconde partie, la plus importante nouvelle, s'intitule «La rivière sans repos». Seule cette dernière nouvelle a été traduite en anglais sous le titre *Windflower* (Roy, 1970).
2. Aujourd'hui, cette ville est connue sous le nom de Kuujuaq.
3. Lorsqu'il n'y a que la pagination, la citation est tirée de *La rivière sans repos* (Roy, 1979).

BIBLIOGRAPHIE

- GAGNÉ, Marc (1973) *Visages de Gabrielle Roy, l'oeuvre et l'écrivain*, Montréal, Beauchemin, 327 p.
- RICARD, François (1984) «La métamorphose d'un écrivain, essai biographique», *Études littéraires*, vol. 17, n° 3, p. 441-455.
- ROY, Gabrielle (1970) *Windflower*, Toronto, McClelland and Stewart, 152 p. (traduction de Joyce Marshall)
- _____ (1979) *La rivière sans repos*, Montréal, Stanké, 327 p.
- _____ (1982) *Fragiles lumières de la terre*, Montréal, Stanké, 249 p.
- _____ (1984) *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal Express, 505 p.
- SIMON, Pierre-Henri (1972) «La rivière sans repos de Gabrielle Roy», *Le Monde*, 25 février, p. 13.

(Acceptation définitive en janvier 1991)